

16 et 17 Juillet 1942: LA RAFLE

Voilà, je m'appelle Shanna Strauss, aujourd'hui on est le 17 mai, date de ma naissance. C'est à 79 ans que je décide de prendre ma plume et d'écrire cette histoire qui fût la mienne; cette histoire que je n'ai jamais racontée ni à mon mari, ni à mes enfants, ni à personne d'autre d'ailleurs. Vous avez dû entendre beaucoup d'histoires sur l'Holocauste,¹ plus horribles les unes que les autres. À mes yeux, la mienne est unique, mais vous paraîtra semblable aux autres. Tous les témoignages (films, livres, journal intime, ...) ont un but en commun: que cela ne se reproduise pas.

J'étais une jeune fille presque comme toutes les autres, joyeuse, vivante, innocente, insouciant, aimant la vie, je dis presque, car j'avais le malheur durant cette période d'être juive. C'était durant les années 40, années placées sous le signe du nazisme.

C'était ma 1ère année au lycée, j'avais 16 ans et la tête pleine de rêves. Mon plus grand rêve était de devenir musicienne dans un grand orchestre. Mon père venait de m'offrir mon premier violon. Je prenais des cours chez Monsieur Batignol. Il habitait une petite rue en face du cimetière du Père Lachaise. Je prenais plaisir à admirer la tombe de Chopin.

Transportée par la musique, je me sentais libre. Mais cette sensation ne durait qu'un court instant. Un soir, alors que je rentrais du cimetière, je trouvais ma mère en sanglots, et mon père paniqué me dit qu'il fallait qu'on quitte les lieux le plus vite possible en emportant le strict nécessaire.

- "Pourquoi?" m'écriais-je, prise à mon tour par la panique.

- "La police du CGQT!"

Je compris. C'était la police du Commissariat général aux questions juives. Nous n'avions droit qu'à 15kg par personne.

Dévaler les escaliers, monter dans le bus ne furent pour nous qu'une seule action. Je ne quittais pas mes parents des yeux de peur d'être séparée d'eux. En descendant du bus nous eûmes droit aux premières violences. Un bâtiment: le Vélodrome d'Hiver², des milliers de personnes: juifs. C'était le 17 juillet 1942.

Jour imprégné dans ma mémoire, et pour cause, c'était l'anniversaire de mariage de mes parents.

Après plusieurs jours d'enfermement, sans couchage, sans eau, sans aucun ravitaillement, nous mourions les uns après les autres et, sans aucune pitié, les Allemands nous laissaient dépérir dans nos propres excréments. Nous étions pris au piège, une poignée d'entre nous réussit à faire évader quelques enfants. Enfin ils se décidèrent à nous sortir de notre "cage": dehors le ciel pleurait pour nous.

¹ Holocauste: sacrifice animal en usage chez les juifs, où la victime était entièrement consumée par le feu

² Vélodrome d'hiver: piste aménagée pour les courses cyclistes, entourée de gradins

Etre comptés, frappés, entassés, tel était le quotidien de notre “race”, considérée comme du bétail. Soudain dans le rang une vieille dame s’écroule, j’accours et je l’aide à se relever. Elle portait une croix noire sur le front de drapeau français, intriguée je lui demande:

- “Que faites-vous là?”

- “Je fais partie de la résistance” répondit-elle!

Sans pouvoir lui poser d’autres questions et sans autre façon, ils la prirent, la sortirent du rang et l’exécutèrent. Les SS criaient de toutes part:

- “shnell³, jude shnell jude”.

À coups de matraque, à coups de pied, ils nous entassaient dans les wagons prévus pour les bestiaux. Le voyage dura trois jours, trois jours horribles dans le noir, dans le froid, dans la faim mais surtout dans l’incertitude du lendemain. Nous pensions que le pire était passé, j’ai bien dit nous pensions.

LA DESCENTE AUX ENFERS

La troisième nuit fut un arrêt brutal, dans un grincement qui n’était pas sans rappeler le cri de la mort. La descente du train fut aussi sanglante qu’une descente aux Enfers. Les portes furent violemment ouvertes et nous fûmes réveillés par des hurlements “Raus⁴! Shnell! “ Je fus séparée de mes frères et de mon père, ils avaient fait deux rangs, les femmes d’un côté les hommes de l’autre. Il y avait une autre file pour les plus faibles, les vieillards et les enfants de moins de 10 ans, qui allaient directement dans un grand bâtiment d’où sortaient d’énormes fumées noires.

Où les emmenaient-ils? Personne ne le savait, mais une chose était sûre, j’avais le pressentiment qu’on ne les reverrait jamais. Après la séparation, on eu droit au dépouillement par des hommes et des femmes très maigres, rasées, en costumes rayés de bagnards ne parlant pas le français et qui ne laissaient personne emporter de bagages. Avec tout mon courage, j’osais demande à un Kapo:

- “Excusez-moi Monsieur, où l’emmène-t-on?”

Ma seule réponse fut des coups de matraque dans le dos. Ma mère voulut s’interposer, elle m’entoura de ses bras; hélas ce fût le dernier geste d’amour, car elle se prit sur la tête le coup de cross qui m’était destiné. Elle était morte pour moi, ma mère avait donné sa vie pour moi!!! A côté, insensible à ma douleur le Kapo riait aux éclats. Je fus relevée de force par une femme du rang. Elle me dit “nous sommes

³ shnell: vite

⁴ Raus: debout

à Auschwitz”⁵, c’est l’horreur, on doit travailler, il n’y a pas de place pour se coucher, très peu de nourriture, juste de quoi ne pas mourir”.

Elle me dit aussi:

- “Surtout, ne prends pas de gosses dans les bras.”

Je ne comprenais pas, je lui demandais pourquoi.

- “Tu comprendras d’ici quelques jours.”

Puis me montrant les petits:

- “Tu vois ça va faire du savon.”

Drôles de propos! Je pense qu’elle est folle. Je lui demandais quand même si elle savait où ils emmenaient mon père et mes frères. Elle me dit de ne pas m’inquiéter pour mes frères, ils sont avec le docteur Joseph Mengele ⁶.

Des familles sont ainsi brutalement séparées, sans aucune explication. Tout se passe très vite et je suis incapable de dire si cette scène dure deux ou une demi-heure. Tout est rapide, brutal. Les Allemands nous poussaient à l’intérieur de grands bâtiments où s’amoncelaient des tonnes de cheveux, de vêtements, de bijoux et de valises éparpillées, triés par des femmes rayées.

On devait se mettre en file indienne totalement nues pour passer à la désinfection et l’une après l’autre on se faisait tondre jusqu’à la dernière mèche. Après la tonte, une autre femme nous attendait pour nous marquer.

Je ne m’appelle plus Shanna, mais n° 46694.

Non contents de nous dépouiller de nos biens, ils voulaient nous enlever nos âmes. On nous ordonna de revêtir des tenues rayées pour ensuite nous enfermer encore une fois dans des baraquements censés servir de dortoir.

Il y avait une grande porte séparant deux rangées de bout de bois qui faisaient office de lit; lit prévu pour une personne bien que nous fûmes trois.

Je commençais vraiment à croire que nous avions mérité tout cela.

LES APPELS INTERMINABLES

Nos journées commençaient à trois heures du matin. Du bord de l’obscurité, une voix criait: “Aufsehen” nous n’avions qu’à trouver nos chaussures pour sauter en bas. La Stubhovan⁷, debout dans l’allée, fouettait les visages, les jambes endolories de sommeil. Et celles qui venaient d’entrer s’appuyaient aux murs, la respiration accélérée, et aidant leur cœur de la main sur la poitrine. Elles

⁵ Auschwitz: camp de concentration, d’extermination et de travaux forcés

⁶ Joseph Mengele: docteur SS, spécialisé dans les expériences médicales.

⁷ La stubhova: déportée choisie par les SS pour faire régner l’ordre dans les baraquements.

revenaient des cuisines qui étaient loin, loin quand on portait un bidon énorme destiné à servir le thé et dont les poignets tranchent les paumes. Loin dans la neige, dans le verglas ou dans la boue, où on avance de trois pas, reculant de deux, avançant et reculant, tombant et se relevant et retombant sous la charge trop lourde pour des bras sans force. Lorsqu'elles avaient repris haleine, elles disaient :
- "Il fait froid ce matin, plus froid que cette nuit."

Elles disaient "ce matin", il est pleine nuit, passé trois heures à peine.
L'odeur du thé m'écoeure.

Les Stubhovas le servent chichement. Elles gardent la plus grande partie pour leur toilette. C'est la meilleure utilisation qu'on puisse en faire certes, et le désir nous vient de nous laver nous aussi dans une bonne eau chaude. Nous ne nous étions pas lavées depuis notre arrivée, pas même les mains à l'eau froide.

Nous prenons le thé dans nos gamelles qui sentent la soupe de la veille. Il n'y a pas d'eau pour les gamelles non plus. Prendre son thé, c'est l'emporter de haute lutte, de coups de poing, de hurlements. Dévorées par la soif et la fièvre, nous tourbillonnons dans la mêlée. Nous buvons debout, bousculées par celles qui craignaient de n'être pas servies et par celles qui veulent sortir, parce qu'elles doivent sortir tout de suite. Le sifflet siffle le dernier coup. "Alles raus" La porte est ouverte aux étoiles. Chaque matin il n'a jamais fait aussi froid. Chaque matin, on a l'impression que si on l'a supporté jusqu'ici, maintenant c'est trop, on ne peut plus. Au seuil des étoiles on hésite, on voudrait reculer. Alors les bâtons, les lanières et les hurlements se déchaînent.

Les premières près de la porte sont projetées dans le froid. Du fond du block, sous les bâtons, une poussée projette tout le monde dans le froid. Dehors, c'est à découvert, des tas de pierres, des tas de terre, autant d'obstacles à contourner, des fossés à éviter, avec le verglas, la boue ou la neige et les excréments de la nuit. Dehors, le froid saisit, saisit jusqu'aux os. C'est l'appel. Tous les blocks rendent leurs ombres. Avec des mouvements lourds de froid et de fatigue, une foule titube vers le Lagerstrasse.

La foule s'ordonne par des rangs de cinq dans une confusion de cris et de coups. Il faut longtemps pour que toutes se rangent. Puis le silence s'établit.

Le cou dans les épaules, le thorax rentré, chacune met ses mains sous les bras de celle qui est devant elle. Au premier rang, elles ne peuvent le faire, on les relaie. Dos contre poitrine, nous nous tenons serrées, et tout en établissant ainsi pour toutes une même circulation, un même réseau sanguin, nous sommes toutes glacées, anéanties par le froid.

Les pieds qui restent, extrémités lointaines et séparées, cessent d'exister. Les godasses étaient encore mouillées de la neige ou de la boue d'hier, de tous les hiers. Elles ne sèchent jamais.

Il faudra rester des heures immobiles dans le froid et dans le vent.

Nous ne parlons pas. Les paroles glacent sur nos lèvres. À la limite de nos forces, nous restons debout. C'est l'appel du matin. La mort est marquée à la peau, collée aux pommettes, à la peau collée aux orbites, à la peau collée aux maxillaires.

Les aboiements des chiens se rapprochent. Ce sont les SS qui arrivent. Les blockhovas crient "Silence" dans leur langue impossible. Le froid mord aux mains qui sortent de sous les bras. Quinze milles femmes se mettent au garde à vous. Les

SS passent, grandes dans leur pèlerine noire, les bottes, le haut capuchon noir. Elles passent et comptent. Et cela dure longtemps. Quand elles sont passées, chacune remet ses mains aux creux des aisselles de l'autre, les toux jusqu'à là contenues s'exhalent et les blockhovas crient "silence". Il faut attendre le jour.

L'ombre se dissout. Le ciel s'embrase. On voit maintenant passer d'hallucinants cortèges. Ce sont les mortes de la nuit qu'on sort de l'infirmerie pour les porter à la morgue. Elles sont nues sur un brancard de branches grossièrement assemblées, les pieds devant au bout, maigres et nus. La tête pend de l'autre côté, osseuse et rasée. Une couverture en loques est jetée au milieu.

Quatre prisonnières tiennent chacune une poignée du brancard et c'est vrai qu'on s'en va les pieds devant, c'était toujours dans ce sens-là qu'elles les portaient. Elles marchent péniblement dans la neige ou dans la boue, vont jeter le cadavre sur le tas près de "block" 25, reviennent la civière vide à peine moins lourde et passant de nouveau avec un autre cadavre. C'est tous les jours leur travail de tout le jour.

Je les regarde passer et je me raidis. Je veux mourir mais pas passer sur la petite civière avec les jambes qui pendent et la tête qui pend, nue sous la couverture en loques. Je ne veux pas passer sur la petite civière. La mort me rassure: je ne la sentirais pas.

- "Tu n'as pas peur du crématoire, alors pourquoi pas ?"

La répugnance l'emporte. Je ne veux pas passer sur la petite civière.

Il fait plus froid, au loin dans le ciel blême apparaissent les corbeaux qui fondent noir sur le camp, en vol épais. Nous attendons la fin de l'appel. Nous attendons la fin de l'appel pour partir au travail.

LES JOURNÉES

Je rejoignais mon Kommandos Les Kommandos étaient des équipes de travail. Certains étaient fixes, d'autres temporaires, en fonction de la nature des travaux à réaliser. Il existait aussi des Kommandos punitifs. Mais l'élément déterminant pour la survie au travail n'était pas forcément la nature ou la dureté de celui-ci: c'était plutôt la personnalité du Kapo qui dirigeait le Kommando. Certains de ceux-ci, des criminels de droit commun, se comportaient en brutes. Il arrivait aussi qu'au matin, au départ du Kommando pour son lieu de travail, les gardes SS donnent au Kapo la consigne de revenir en rapportant un certain nombre de morts, libre à lui de choisir ses victimes et le moyen de les tuer. La journée au camp suivait un rituel immuable: au lever, remise en ordre du Block suivi de la distribution du "café" et du morceau de pain de la journée. Après une toilette forcément rudimentaire et rapide avait lieu le rassemblement sur la place d'appel. Alignées debout, toutes les internées étaient appelées par leur numéro matricule. Si l'appel était incomplet, il était recommencé, autant de fois qu'il fallait. L'appel pouvait ainsi durer des heures, quel que soit le

temps. L'épreuve était systématiquement allongée s'il s'était produit, la veille ou la nuit, un incident ou une évasion.

Je faisais partie de l'orchestre de déportées qui rythmait les départs, et les retours du soir. Nos journées de travail duraient huit à neuf heures en hiver, dix à douze en été, et n'étaient coupées que par la distribution de la "soupe". Le soir, nouvel appel et retour dans les Blocks. De temps en temps nous avions froid à une douche.

Certaines fonctions ou certains kommandos pouvaient fournir une bien meilleure chance de survie: les personnels de l'infirmerie, de la cuisine, celles qui étaient utilisées dans les services annexes ainsi Primo Levi dans son emploi de chimiste); dans les Kommandos extérieurs au camp, il était rare que le travail en entreprises ne permette pas d'obtenir quelque aide d'un travailleur local compatissant. Celles chargées de porter la soupe aux Kommandos pouvaient s'attribuer les rares morceaux de viande s'y trouvant. En dehors des emplois très spécialisés, pour survivre il fallait avoir les faveurs du doyen ou du Kapo, se débrouiller, "organiser", et c'était le plus souvent aux dépens des autres. La prostitution était fréquente, tant féminine que masculine et non le fait des homosexuels avec des SS, des auxiliaires locaux, des doyens ou Kapos, ou des déportés privilégiés.

Dans les Kommandos, la mortalité la plus élevée était en priorité celle des juifs et les homosexuels, catégories les plus haïes des SS.

JANVIER 1945: LA LIBERATION

En janvier 1945, l'armée rouge s'approche d'Auschwitz. On commence à entendre le canon. Les nazis décident d'évacuer le camp. Le 18 janvier 1945, les déportés rassemblés par les SS, sont jetés sur les routes. Commencent alors les terribles marches de la mort: à pied ou dans des wagons à ciel ouvert, les déportés sont transportés vers les camps encore en activité? Ceux qui ne peuvent pas suivre sont abattus.

Près de 100.000 déportés sont ainsi jetés sur les routes. Des dizaines de milliers ne survivent pas.

À Auschwitz, ne sont restés que les malades et quelques déportés qui ont pu se cacher dans les baraques. Les soldats de l'armée rouge entrent dans le camp, le 27 janvier 1945. Le général russe Petrenko arriva à Auschwitz le 19 janvier 1945, trois jours après la libération du camp, voila ce qu'il dit:

- "Le jour de mon arrivée à Auschwitz, on avait compté sept mille cinq cents rescapés."

Je n'ai pas vu de gens normaux. Les Allemands avaient laissé les impotents y compris moi., car j'étais malade. Les autres, tous ceux qui pouvaient marcher, avaient été emmenés le 18 janvier. Ils avaient laissé les malades, les affaiblis: on nous a dit qu'il y en avait plus de dix mille. Ceux qui pouvaient encore marcher, peu nombreux, se sont enfuis alors que l'armée s'approchait du camp.

Trois unités sanitaires furent envoyées sur le territoire du camp, les médecins de ces divisions ont mis en place des lieux pour se laver: tels étaient l'ordre de l'armée. Ces mêmes divisions ont organisé l'approvisionnement. On a envoyé des cuisines mobiles. Le deuxième jour, un régiment de réserve de l'armée est arrivé pour nous libérer. On m'a monté les pièces où on asphyxiait au gaz avant le crématoire. Le crématoire lui-même et une chambre à gaz avaient été dynamités.

J'ai vu aussi des enfants...C'était un tableau terrible: ils avaient le ventre gonflé par la faim, les yeux vagues, des jambes très maigres, des bras comme des cordes, et tout le reste ne me semblait pas humain, comme si c'était cousu. Les gamins se tassaient et ne montraient que le numéro qu'on leur avait tatoué sur le bras. Ces gens n'avaient pas de larmes. J'ai vu comment ils essayaient de s'essuyer les yeux, mais ils restaient secs.

À peine 2 000 des 7500 survivants du camp devait vivre plus de quelques jours.

Yakout Benfella